

**DIMANCHE**

18 SEPTEMBRE 1831.

Ce Journal paraît les Jeudi et Dimanche de chaque semaine.

On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal, rue St-Louis, n° 7, maison *Feuga*, place des Célestins ;

Au Bureau de la Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1<sup>er</sup> étage ;

A la librairie de M. Babeuf, r. S. Dominique ;

Et à l'Imprimerie du Journal.



**PREMIÈRE ANNÉE.**

N° 28.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 1 franc 50 cent. pour un mois, et de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera pour les frais de poste 2 centimes par N° pour le département et 4 centimes hors du département.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.



# La Glaneuse,

## JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

**VOILA TROIS MOIS....**

Oui, voilà trois mois que le premier numéro de la Glaneuse apparut. Alors, on le disait hautement, ce journal ne devait survivre que quelques jours à sa naissance ; car, ajoutait-on, une entreprise littéraire ne saurait fructifier dans notre ville.

Eh ! messieurs les prophètes de malheur, vous le voyez, vos prévisions ne se sont point accomplies. — Dites maintenant, pensez-vous que la Glaneuse *tiendra* ?

Oui, elle tiendra, car il est passé le temps où l'on disait qu'à Lyon la littérature se mesurait à l'aune. Oui, elle tiendra, car ses succès sont assurés ; car nous sommes décidés à la soutenir de nos forces, à l'appuyer de nos sacrifices ; car nous éprouvons le besoin de fustiger les ridicules, de déchirer les masques, et, nous le disons, notre faucille est loin encore de trouver de la stérilité dans le champ qui nous entoure.

L'intrigue, la bassesse, l'impudence et la fatuité siègent encore au milieu de la grande famille industrielle dont nous nous honorons de faire partie ; eh bien, c'est sur ces ridicules, sur ces vices d'une société en convalescence, c'est sur ces bourgeons de l'espèce humaine, que nous voulons frapper ; — et croyez-le bien, nous frapperons fort.

Dés artistes distingués ont bien voulu concourir aux succès de la Glaneuse. Une caricature locale paraîtra de temps en temps et suivra nos colonnes, sans augmenter le prix de l'abonnement.

Quant aux acteurs et actrices, nous prenons l'engagement de leur dire la vérité, rien que la vérité ; mais nous la dirons sans aigreur. Du reste, nos éloges ne se feront pas plus attendre que nos conseils ou nos critiques ; rien ne nous arrêtera dans les observations que nous aurons à leur faire, et nous prouverons à ces messieurs et à ces dames qu'une conscience de journaliste n'est pas un objet à l'encan. Tant pis pour eux, si jusque-là on le leur a laissé croire.

En attendant, merci à nos abonnés, merci à nos abonnées surtout ; car c'est à elles que nous devons en partie des succès auxquels nous étions loin de prétendre. Mais nous avons été compris aussi de nos jeunes compatriotes ; ils ont senti que la Glaneuse était une tribune ouverte à leurs opinions si franchement patriotiques ; ils nous ont aidés de leurs lumières, de leurs plumes. Merci à tous ! Car nous comptons sur eux, comme ils peuvent compter sur nous.

### La Fiancée Polonaise.

Ouvrez ! — « Qui frappe à l'heure  
Où l'homme dort souvent ?  
Est-ce un blessé qui pleure  
De revenir vivant ?  
— Ouvrez ! je vous en prie ;  
De mon lointain hameau,  
J'apporte à la patrie  
Ce que j'ai de plus beau ! »

Et la femme au front d'ange,  
Aux yeux tristes, sans pleurs,  
De la terre où tout change  
Essuyant les douleurs,  
Au nom du Dieu qui donne,  
Sur de chastes autels  
Apporte une humble aumône  
A ses frères mortels !

— Je suis... je fus promise  
A qui défend vos dieux.  
Mais la noce est remise ;  
On se retrouve aux cieux !  
Cet anneau qui me lie  
Entraînera mon cœur ;  
C'est le don de ma vie....  
Qu'il vous porte bonheur !

Et comme la colombe  
Vient d'un autre séjour,  
Jeter sur une tombe  
Quelque rameau d'amour,  
Pâle dans son épreuve,  
Sur un drapeau sanglant,  
La jeune vierge veuve  
Posa l'anneau tremblant !

Ces dons que le cœur sème  
Aux blessés du chemin,  
Dieu les voit ! Dieu les aime !  
Dieu les pèse en sa main !  
Et de vieux prêtres d'armes,  
En baisant l'anneau d'or,  
L'enrichirent de larmes.....  
Rois ! craignez ce trésor !

Des mânes sentinelles  
Des ombres sans remords,  
Voyez les blanches aîles  
Envelopper leurs morts ;  
Regardez ! nulles toiles  
Ne doublent leurs cercueils ;  
Pitié ! jette tes voiles,  
Ils n'ont pas de linceuls !

Marceline VALMORE.

## UN PORTRAIT.

C'est un petit monsieur, bien fat, d'une mise bien minutieusement ridicule, frisé comme une femme, aux yeux fixes, au rire perpétuel, véritable type de la sottise et de l'orgueil.

Il se croit de l'esprit, parce qu'il sait lire et compter, rit des autres qui valent mieux que lui, juge les hommes par leur habit, sans s'apercevoir que le sien commence à être rapé, et n'a pas de plus doux passe-temps que d'admirer sa personne.

Il a le verbe haut, la parole brève, sait tout, connaît tout, parle de tout, prononce son jugement sur un ouvrage littéraire d'un ton aussi tranchant que s'il s'agissait d'une pièce de drap, et estropie avec le plus comique sang-froid le bon sens et la grammaire.

Nul ne sait mieux apprécier une ratine et un gros-de-naples, un mérinos et un poil de chèvre ; il fume, boit de la bière, et peut faire sa partie de billard ou de dominos avec les plus habiles ; enfin, c'est un génie universel.

Il est sergent ou caporal dans la garde nationale ; c'est après les deux capitaines, les deux lieutenants, les deux sous-lieutenants, le fourrier et le sergent-major, le premier homme de son quartier.

C'est l'orateur du corps-de-garde, l'oracle du magasin sur la porte duquel il s'étale comme une enseigne ; il pénètre les secrets de la diplomatie, sait plus d'un préservatif contre le choléra-morbus, et se charge d'expliquer la Gazette à un sou aux compères du voisinage.

Pour lui *Casimir Perrier* est un grand homme, *Lafayette* un jacobin, *Dupin* un vaillant patriote, et *Odilon-Barrot* un carliste déguisé.

Avare par instinct, libéral par ostentation, et sot par habitude, il est incapable de comprendre une action

désintéressée, un sentiment généreux ; il a toujours sur les lèvres quelque sarcasme pour le dévouement et l'enthousiasme.

Tout Lyon le connaît, vous l'avez vu partout. En quel qu'endroit que vous alliez, vous êtes sûr de le rencontrer : à la promenade, qui vous coudoie ou vous marche sur le pied ? c'est lui. Aux *Célestins*, qui donne tout haut son avis sur la pièce nouvelle ? c'est lui. Au Grand-Théâtre, qui siffle Antony avec le plus d'acharnement ? c'est lui... c'est toujours lui.

Qu'ai-je besoin de vous le désigner mieux ? vous l'avez déjà reconnu.

C. B.

## Une Soirée sur les bords du Rhône, près de Lyon.

### LE PREMIER RENDEZ-VOUS.

Elle était belle cette soirée !..... je m'en souviens encore : et l'oublierai-je ? non ; mon cœur s'y est enivré de trop de délices, j'y ai palpité à de trop douces émotions pour que je l'oublie jamais.

Alors j'étais jeune..... dix-huit ans. Alors je ne connaissais de ce monde que ses prestiges imposteurs ; je ne l'avais pas encore vu dans sa hideuse nudité..... et puis, je m'en étais créé un à moi, où tout était enchantement. Vierge encore, mon âme rêvait un avenir de bonheur, moi, pour qui le sourire d'une femme était toute une vie... âge heureux où je voyais tout à travers le prisme magique de l'illusion..... où je voulais goûter de tout, croyant y trouver délices et plaisir, et où je n'ai trouvé que cendres et amertumes !!.....

C'était le soir..... mon imagination s'était réveillée comme d'un long assoupissement ; oui, me disais-je, ce calme des nuits, ce silence majestueux, le soupir du vent à travers les arbres, tout cela, j'en avais une idée vague... et cependant c'était la première fois... je jouissais alors : je ne pouvais suffire à toutes les émotions qui se pressaient en moi, impatientes de se répandre au dehors.....

Qu'elle était belle cette soirée !.... Le ciel était bleu... de grands nuages blancs, chassés par un vent frais du nord, passaient au-dessus de ma tête, rapides et légers... comme une espérance d'amour. Et la lune s'avavançait lente et rêveuse sous son manteau d'azur ; c'était le regard tendre et languissant d'une jeune fille ; et mon imagination fantastique me représentait les nuages comme des flocons de poussière qui s'élevaient sous les pas de la reine des nuits ; et l'air que je respirais était tiède et pur, et toujours, toujours je regardais la voûte du ciel, et je ne pouvais me rendre compte de mes impressions ; j'étais mort..... comme un saint au milieu d'une vision céleste.....

Et à mes pieds un bruissement sourd et monotone !... c'était le Rhône qui venait briser ses ondes impétueuses contre les nouvelles arches du pont : et je voyais les pâles rayons de la lune trembloter au loin sur la surface argentée de ses eaux ; et en voyant passer ses flots, je me disais : Ainsi passent les jours de ma vie, ils ne reviendront plus. Et dans l'enfoncement, sur la rive gauche,

delevait une masse compacte de forêts, à l'aspect noir et sombre; près de moi sur un coteau doucement incliné, à la faveur du demi-jour mystérieux qui m'éclairait, je pouvais distinguer mille maisons de campagne aux sites enchanteurs, et puis des arbres dont les feuilles agitées par le zéphyr murmuraient à mon oreille des sons d'amour..

Alors je sentais le prix de la vie, et je la savourais à longs traits, comme un philtre de volupté; j'étais heureux, mais ce bonheur, je ne l'ai senti qu'une fois..... et au moindre léger bruit, je frissonnais..... j'attendais une amie..... c'était mon premier rendez-vous.

Arrière, êtres froids et insensibles dont le cœur n'a jamais battu à aucune émotion généreuse, qui n'avez pas frémi de plaisir en présence d'une nature riche d'émotions, vous qui ne connaissez de l'amour que ce que vous en avez lu dans les romans, arrière; c'est à vous que je m'adresse, hommes à l'imagination ardente; à vous qui avez aimé, seuls vous pouvez comprendre mon ivresse quand j'entendais dans l'ombre les pas légers de celle que j'aimais..... quand..... Ah! elle était belle cette soirée.....

A. G.

## D'UN ROITELET

QUI SE MIT AUSSI EN VOYAGE POUR CONNAITRE LES VŒUX  
DE SON PEUPLE, ET DE CE QUI EN ADVINT.

Assez causé.

Lolo-Phiphi à Metz.

La route était encombrée de peuple et de poussière; il y avait foule partout et l'on eût dit qu'il s'agissait d'une fête. — C'était l'arrivée de Ferdinand qui avait réveillé les habitans des environs de Naples, et ils étaient là, pressés, froissés les uns sur les autres. — En vérité, je ne sais pas ce qu'il y a de curieux à voir passer au grand galop une diligence poudreuse, escortée de soldats; — mais je ne suis pas Napolitain, et je n'aime pas les rois, moi.

Et les villa étaient pleines de riches et nobles personnages, qui, à l'abri des vertes jalousies, avalaient des sorbets glacés; et nonchamment étendus sur de moelleux sofas, attendaient l'arrivée du prince, ni plus ni moins que s'il s'était agi du dey d'Alger ou de l'empereur de Maroc, tous animaux curieux et que l'on ne rencontre pas tous les jours. — Et c'étaient ces gens-là, c'est-à-dire ces courtisans flagorneurs, machines à courbettes, qui devaient être félicités de leur empressement, remerciés de leurs peines et conviés aux banquets royaux. — Allons donc, peuple ignare, laisse les faire tous seuls; il n'y a qu'eux de payés.

Mais les flots de poussière sont devenus plus épais; on entend les piétinemens des chevaux; on distingue une lourde machine traînée par quatre coursiers, caparaçonnés, enjolivés, galonnés comme des marquis de l'ancien régime, et le peuple:

« Vive notre bon roi! Vive la constitution!

« — Piétro, dit le prince à son cocher, que dit mon bon peuple?

« — Vive notre bon roi!

« — Salue le pour moi, Piétro.

« Vive la constitution! répéta le peuple.

« — Que demandent-ils? s'écria le prince.

« — Sire, .... une.... une constitution..... sauf votre respect. »

Et Ferdinand changea de couleur, ce qui lui arrivait toutes les fois qu'il entendait parler de constitution. C'était son choléra-morbus, à lui.

« Ah! ils demandent une constitution;..... eh bien, dis à mon capitaine de carabiniers qu'il leur donne des coups de sabre pour leur apprendre à vivre. »

Et le peuple bien et dûment écharpé

*Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.*

C'est à recommencer.

Alph.. G....

## GRAND-THÉÂTRE.

BÉNÉFICE DE MADEMOISELLE ALEXANDRINE.

*Le Calife de Bagdad*..... Nous ne dirons un mot de cet ouvrage que pour reprocher à M<sup>lle</sup> Alexandrine de l'avoir choisi pour son bénéfice. Il faut du nouveau, et certes la partition du *Calife* n'était nouvelle pour aucun des spectateurs. Il n'est pas un Lyonnais qui n'ait applaudi M<sup>lle</sup> Berthault dans son air: *De tous les pays pour vous plaire*. Habitude..... Passons.

*Dominique ou le Possédé*..... Oh! j'en suis sûr, cher lecteur, si vous n'avez lu que le titre de cette pièce, vous vous attendiez sans doute à des émotions à la *Victor Hugo*, à la *Dumas*: l'illusion a été bientôt détruite. Après cela, fiez-vous donc aux journaux de Paris et aux succès de la capitale: des personnages jouant à *cache-cache*, un chevalier du guet amoureux, se promenant sur les gouttières, un pauvre imbécille qui croit être possédé du diable..... Oh! je ne me sens pas la force de vous en dire davantage. Sifflée au 1<sup>er</sup> acte, sifflée au 2<sup>me</sup>, sifflée au 3<sup>me</sup>: c'est une chute ou je ne m'y connais pas. Les acteurs ont cherché vainement à conjurer l'orage. La nuée a crevé à la fin de chaque acte; mais au dénouement de cet absurde amphigouri, c'était un véritable déluge.

Un opéra, dont le sujet est emprunté au vaudeville *Frontin mari-garçon*, a terminé cette soirée. Le *Valet de chambre* est un tableau charmant, et qui doit varier agréablement le répertoire de l'opéra. Un dialogue spirituel, une musique gracieuse, et puis la ravissante M<sup>lle</sup> Berthault, et Canaple dont la voix et la méthode font concevoir, pour l'avenir de cet acteur, les plus brillantes espérances, et M<sup>me</sup> Bousigue et *St-Ange*, tout cela fait un ensemble parfait.

Messieurs de la comédie, vous avez une revanche à prendre..... Attendons.

## THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE D'ADAM.

Le Choléra-Morbus. Le Fou. La Perle des Maris. 15 Jours de Sagesse.

Avant de parler de cette représentation, je dois vous dire un mot de M. Laurençon. Quelques lignes me suffiront; après les avoir lues, vous serez sans doute tous de mon avis, excepté peut-être M. Laurençon. N'en déplaise au premier danseur comique de la Porte-St-Martin, il ne peut pas supporter la comparaison avec *Girel*: elle serait toute à l'avantage de ce dernier, et, lorsqu'on vient de la capitale, on doit servir de modèle aux artistes de la

province. Certes M. *Laurençon* a du talent, son pas chinois et son pas d'échasses ont été justement applaudis, mais, nous le répétons, il ne nous a pas fait oublier *Girel*. Lui aussi avait joué le *Gascon à trois visages*, et certainement.... Lecteur, je vous laisse le soin de terminer ma phrase.

Passons maintenant à la représentation.

Certes, le nom du bénéficiaire était déjà un puissant motif d'intérêt, et il suffisait à lui seul pour garnir les banquettes des Célestins; aussi le public a répondu à l'appel qui lui était fait, et, pour nous servir de l'expression consacrée, il y avait chambrée complète.

L'espace nous manque pour suivre, dans leur détail, les trois nouveautés dont cette représentation a enrichi le répertoire lyonnais; nous ne pouvons leur donner ce que nous n'avons pas: ainsi donc, halte-là pour les préambules et commençons.

Un bruit se répand que le choléra-morbus est à Charbonnières, c'est le neveu de M. Cumul, maire et docteur de ce village, qui vient d'y apporter le terrible fléau.... Comment faire pour préserver les habitans de la contagion? Un cordon sanitaire est établi; mais le tissu est composé de gardes nationaux peu habitués à faire face à de semblables ennemis; aussi le choléra est-il entré bénévolement à Charbonnières..... Là-dessus, grand désespoir dans la commune, dans la maison de M. le Maire qui a fait provisoirement enfermer son neveu. Puis M. Cumul va à Lyon et revient tout joyeux annoncer à ses administrés que leur terreur était panique et que le choléra n'est point à Lyon, où, jusqu'à présent, on ne connaît encore que la grippe.... Voilà la pièce ou plutôt le canevas sur lequel MM. *Eugène* et *Léon* ont brodé des couplets pleins de verve et d'originalité, et qui, applaudis sans opposition, le seront encore toutes les fois qu'on nous redonnera le *Choléra-Morbus*.

Nous profiterons de cette circonstance pour dire à nos jeunes auteurs lyonnais, que, quand on fait le couplet comme eux, on devrait travailler moins vite et se donner la peine de développer une intrigue.

MM. *Herguez*, *Célicourt* et *Barqui*, ainsi que M<sup>me</sup> *Brunet* ont été applaudis.... justice.

Ne disons rien du *Fou*: son succès a été assez bien établi lors de son apparition, pour que nous puissions aujourd'hui ne parler que des acteurs. *Adam* chargé du rôle d'Eberard (le Fou) s'est acquitté de cette tâche en véritable comédien; nous en dirons autant de M<sup>me</sup> *Danguin*, et pour avoir plutôt fait, succès à tous.... *Jules* pourrait prendre dans le premier acte de ce mélodrame un costume plus en harmonie avec son rôle et surtout avec l'élégante tenue de *Rousseau*.

Rien de plus vrai, de plus naturel, de plus original en même temps que M. *Rambert*, la perle des maris; c'est un jaloux comme on en voit peu, mais comme il y en a beaucoup, et *Prudent* a joué ce rôle avec son talent accoutumé. M<sup>elle</sup> *Hortense* a pris dans cette pièce une revanche complète de la *Favorite*, elle a joué et chanté le rôle et les couplets de M<sup>me</sup> *Rambert*, avec toute la grâce et le charme dont nous lui avons fait

tant de fois compliment..... Oh! M<sup>elle</sup> *Hortense*, vous le voyez, nous sommes sans rancune, mais par grâce, ne déchirez plus notre feuille. *Barqui* et M<sup>me</sup> *Adam* ne méritent pas moins d'éloges, et d'honneur, quand nous pensons à leur jeu si naturel, nous regrettons encore plus de n'avoir que quelques lignes à consacrer à cette représentation. *Célicourt* a été dans le rôle de *Valentin*, ce que cet artiste est toujours, un comique vrai.

Ah! *Quinze jours de sagesse*, maintenant.... Maudit feuilleton, va, pourquoi faut-il qu'il me reste si peu de place? — Allons, MM. *Bernard*, *Léon*, *Achard*, *Rousseau*, *Edouard*, et vous aussi M<sup>elles</sup> *Hortense* et *Ferret*, contentez-vous d'applaudissemens en gros.... je ne peux pas faire d'avantage; je n'ai plus de papier. L. A. B.



## GLANE.

On offre à M. D.... une place dans l'estime publique. Avant de l'accepter, il veut savoir ce qu'elle rapporte.

— M. de Polignac trouve qu'on le retient trop long-temps en prison. Il offre de prouver qu'il n'est pas patriote.

— La fille d'un marchand de peaux de lapin a refusé d'épouser le fils d'un pair de France.

— Un affaissement considérable a eu lieu à la descente du pont de l'Archevêché. C'est un académicien qui avait laissé tomber un de ses manuscrits.

— Les uns prétendent que M. S.... a perdu l'esprit, d'autres prétendent que c'est impossible, puisqu'il n'en a jamais eu.... Lesquels croire?

— On doit établir, dit-on, une machine à vapeur sur le Rhône. Ce projet tombera dans l'eau.

— Désormais une destitution s'appellera une inspiration d'en-haut.

— Nous n'avions pas attendu jusqu'à ce jour pour savoir qu'une mitre était un éteignoir.

— Une dame qui était à sa fenêtre laisse tomber sa bourse dans la rue; un individu la ramasse et prend la fuite en s'écriant: *C'est une inspiration d'en-haut*.

— Si Charles X revient, M<sup>r</sup> l'archevêque espère qu'il sera formé une assemblée destituante. Il se met sur les rangs.

— M<sup>r</sup> l'archevêque voudrait, dit-on, destituer.... la liberté.

## BULLETIN DES ANNONCES.

### AUX CRÉANCIERS DE L'ÉTAT.

Notre correspondant de Paris nous engage à prévenir les créanciers de l'état relevés de la déchéance par la loi du 29 janvier 1831, que le dernier délai accordé expire le 31 décembre prochain. Tous ceux qui se trouvent en retard, sont invités à nous faire connaître leurs droits, à l'effet d'adresser leurs réclamations au gouvernement. Aucuns frais ne seront exposés, et les titres originaux ne sortiront de nos mains que sur la certitude du succès.

S'adresser au bureau des petites-affiches lyonnaises, rue des Célestins, n.º 6, à Lyon, de 8 à 11 heures du matin.

On demande une Demoiselle de magasin pour les nouveautés, qui connaisse la partie. S'adresser galerie de l'Argue, escalier M, au 1<sup>er</sup>.

On demande à acheter un Fonds de mercerie, bonneterie ou nouveautés. S'adr. à M. Lespinasse, galerie de l'Argue, escalier E.

J. A. GRANIER, Rédacteur-Gérant.